

Yoshiyuki Masuhara

*Prawattisat setthakit
khong racha-anachak
lao lanchang*

(Histoire économique du
royaume lao du Lan Xang)

2546 E.B. / 2003 E.C.,

Silapa-watthanatham / Art & Culture
(éd. Matichon), Bangkok,

239 pages incluant 3 cartes,

23 illustrations, 14 tableaux et 4 figures

L'ouvrage de Yoshiyuki Masuhara est l'édition révisée et augmentée d'un mémoire de *parinnya tho* (maîtrise) présenté en 2002 à l'université de Chiang Mai. Il s'agit donc d'un travail d'étudiant – rédigé dans une langue (le thaï) qui n'est pas la langue maternelle de

l'auteur (le japonais) – mais dont l'intérêt et la qualité justifiaient la publication.

L'objet de Y. Masuhara est de retracer les grandes lignes du développement économique du royaume unifié du Lan Xang, depuis sa fondation au XIV^e siècle jusqu'à sa fin brutale au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècle. Il part de ce qui paraît être un paradoxe: si le royaume lao, par sa situation continentale, est à l'écart des grands mouvements commerciaux qui ont touché l'Asie du Sud-Est maritime entre le XV^e et le XVII^e siècle, il n'en est pas moins considéré par les historiens du Laos comme une entité politique et économique dont l'apogée se situerait aux XVI^e et XVII^e siècles. Y. Masuhara observe cependant que les conditions générales de ce développement sont peu connues, et que l'on sait en fait peu de chose sur ce qui distingue véritablement "l'âge d'or" des

autres périodes de l'histoire lao. Il se propose donc de mettre en évidence certains facteurs générateurs de changement, en particulier à travers les relations que le Lan Xang aurait pu avoir avec ses voisins. Son ouvrage se divise en trois parties correspondant à trois périodes qui se succèdent. La première couvre les XIV^e et XV^e siècles: le pays lao commence à se structurer sur le plan politique, mais fait déjà partie des "États marchands continentaux" tournés vers le Nord. La seconde concerne le XVI^e siècle, époque de transition caractérisée par un déplacement des intérêts vers le Sud-Est et les États côtiers. La troisième traite plus particulièrement du XVII^e siècle, période pour laquelle nous possédons un certain nombre de sources occidentales.

Dans la première partie de son ouvrage, Y. Masuhara commence par rappeler que certaines entités politiques lao auraient bénéficié assez tôt d'une reconnaissance de leurs puissants voisins, ainsi Luang Prabang (*mueang Jva*) et Vientiane qui sont citées dès la seconde moitié du XIII^e siècle dans des documents chinois et/ou siamois. Plutôt que de recourir aux notions habituelles de "chefferie" (jugée insuffisante) et de *mandala* (pourtant très appréciée de certains historiens de l'Asie du Sud-Est), il choisit d'emblée de considérer la première comme un "État" (en thaï *rat*, traduit par *state*). Il donne cependant à ce terme moderne – que l'on est en droit de juger peu approprié pour l'histoire du Laos antérieurement au XX^e siècle – une définition toute personnelle: il s'agirait en gros de l'union sous une même autorité d'un groupe ethnique assez puissant pour exercer en outre son influence sur des groupes voisins. Mentionnée régulièrement dans les annales chinoises durant tout le XV^e siècle, Luang Prabang aurait acquis rapidement une certaine renommée avec les produits qu'elle fournissait (métaux, animaux sauvages, produits odoriférants), ainsi que par sa position privilégiée au carrefour de différentes voies de communication naturelles.

Y. Masuhara soutient ici une thèse assez osée, puisque se fondant uniquement sur la célèbre stèle de Rama Khamheng – qui donne parmi les limites de Sukhothai le *mueang Jva* (transcrit aussi Sawa) et des *mueang* côtiers – il considère que la cité lao aurait pu constituer une étape sur une des voies commerciales qui reliaient le Yunnan à la mer Andaman et au Golfe du Siam. L'idée ne manque pas de pertinence, mais elle se doit de rester dans le domaine des hypothèses que l'on formule avec précaution: aucun témoignage matériel, en effet, n'a jusqu'ici prouvé l'existence d'un grand réseau d'échanges transasiatique – à l'égal des fameuses routes de la soie – qui aurait utilisé à une époque ancienne les grands cours d'eau du Laos septentrional. Il est pourtant jusqu'à présent accepté que ce sont bien les souverains de Luang Prabang qui, à partir du début du XV^e siècle, auraient adressé à l'empereur de Chine leur tribut (Y. Masuhara mentionne 23 ambassades envoyées entre 1402 et 1499). Il n'est donc pas interdit de penser que ces contacts ont pu effectivement avoir une influence importante sur la destinée de la chefferie lao, tant sur le plan politique qu'économique, et qu'ils sont peut-être à la clef du contrôle, qu'elle exerça sur les autres *mueang* de la vallée du moyen Mékong. L'auteur exprime ici une idée extrêmement intéressante, à savoir que c'est le développement du commerce qui fut sans doute la condition fondamentale de l'émergence du Lan Xang. La thèse paraîtrait banale si elle ne tranchait avec l'opinion jusque-là répandue, selon laquelle le royaume ne devrait son existence qu'à la conquête militaire de Fa Ngum.

Dans la seconde partie de son ouvrage, après une longue introduction sur les mutations profondes qui caractérisèrent à partir du XV^e siècle les économies des États côtiers (en particulier Ayutthya et le Cambodge), Y. Masuhara s'interroge sur les facteurs politiques et culturels qui

Prawattisat
setthakit
khong...

ont pu conduire à l'apogée du royaume du Lan Xang aux XVI^e et XVII^e siècles. Il commence par mettre en évidence le développement de traditions écrites. Les données fournies sur l'apparition des deux écritures lao ne sont pas tout à fait correctes (il s'agit d'un problème délicat qui nécessite l'établissement de distinctions très nettes), mais on peut admettre avec l'auteur que des documents écrits commencent à se diffuser en pays lao au tournant des XV^e et XVI^e siècles. Parmi ces textes figurent des inscriptions sur stèle et sur images du Bouddha, des débuts d'annales et peut-être même une ébauche de code. Il est certain que le développement d'une culture écrite a grandement favorisé l'unification politique du royaume lao. À partir du début du XVI^e siècle, le souverain a pris l'habitude de faire rédiger des ordonnances, et l'on sait que celles-ci touchent parfois des territoires très éloignés (l'original d'un document adressé en 1541 dans la région des Hoa Phan a été retrouvé récemment). Il est cependant dommage que Y. Masuhara n'ait guère insisté sur le rôle primordial du bouddhisme qui, depuis le Lan Na, touche rapidement les *mueang* riverains du moyen Mékong. La religion véhicule en effet une idéologie nouvelle, celle du souverain *cakkravartin* (fort différente de celle du *khun*, qui n'est encore qu'un chef tribal) – et l'on ne peut douter que ce soit elle, avec la faveur dont elle bénéficia à partir de la seconde moitié du XV^e siècle, qui ait été le composant principal dans la cimentation politique et culturelle du Lan Xang.

Si les sources épigraphiques sont généralement totalement oubliées dans les synthèses historiques sur le Laos, elles sont au contraire mises en évidence dans le travail de Y. Masuhara – et celui-ci exploite en partie les nombreuses données qu'elles fournissent. Il est cependant problématique de confondre toutes les inscriptions en un seul ensemble et de mettre sur le même plan un bouddha inscrit et une stèle. La seconde se prête facilement à

l'étude, car elle est généralement attachée à un lieu précis; le premier est susceptible de circuler, ce qui donne à son analyse un caractère toujours fragile. L'auteur manque également de prudence lorsqu'il signale que les sources épigraphiques du territoire lao actuel sont concentrées à Luang Prabang et à Vientiane: il ne pouvait en être autrement, puisqu'il ne disposait d'inventaires que pour ces deux villes! Les recherches menées récemment dans les provinces du Laos montrent en effet qu'un certain nombre de petits *mueang* – tous riverains du Mékong ou de ses principaux affluents – possédaient également des temples qui, pour certains, ont laissé des inscriptions anciennes. Y. Masuhara a toutefois raison lorsqu'il propose de rassembler en un même ensemble les inscriptions de la préfecture de Vientiane et celles de la province de Nongkhai: elles sont en effet totalement liées – et leurs textes sont parfois même identiques.

Parmi les *mueang* qui auraient pu avoir un rôle essentiel dans le réseau des échanges lao, Y. Masuhara cite Pak Lai, Dan Sai, Vieng Khuk et Nakhon Phanom. Il y a de fortes chances pour que les deux premiers aient effectivement constitué des étapes importantes sur la route qui conduisait de Luang Prabang aux pays thaïs du Sud, en particulier à Ayutthya. Des prospections récentes ont montré qu'il existait dans la région de Pak Lai un certain nombre de vestiges remontant au XVI^e siècle, et il en est de même sur les rives de la Nam Heuang qui donnait accès par Dan Sai à la Nam Sak, rivière qui conduisait à Ayutthya. Le rôle de Vieng Khuk, sur la rive droite du Mékong, est également prouvé par des sources de diverses natures. Encore faut-il inclure dans ce *mueang* le site de Say Fong (considéré à tort depuis plus d'un siècle comme une ancienne cité khmère) qui lui fait face. Non loin de là, à une cinquantaine de kilomètres en aval, il aurait été utile de mentionner le *mueang* Pak Huay Luang (l'actuelle ville de Phon Pixay), qui semblait concurrencer

Vientiane au XVI^e siècle. Quant au *mueang* Lakhon, dans la région de Tha Khaek / Nakhon Phanom (qu'il faudra bien cesser un jour de confondre avec le centre d'un très hypothétique royaume de Sikhotabong), il est vrai qu'on y a retrouvé il y a peu de temps une stèle très importante puisque, par sa date (le jeudi 17 avril 1494), elle constitue en fait le plus vieil exemple d'inscription rédigée en écriture lao laïque. Cet ancien *mueang* constituait avant l'affirmation de Champassak, au début du XVIII^e siècle, le pôle économique méridional du Lan Xang: il était une étape essentielle dans les voies commerciales qui menaient aux pays vietnamiens et khmers.

Y. Masuhara consacre le dernier chapitre de sa seconde partie au déplacement de la capitale de Luang Prabang à Vientiane, événement qui a sans doute permis la reconnaissance du Lan Xang parmi les grands royaumes d'Asie du Sud-Est. La situation de Luang Prabang – qui fut un temps avantageuse – devint en effet problématique au milieu du XVI^e siècle. L'auteur rappelle les deux raisons très pratiques de ce déplacement, telles qu'elles sont exposées dans les chroniques:

- 1) le territoire luangprabannais, ensermé dans les montagnes, était extrêmement réduit alors que la plaine de Vientiane offrait de larges espaces;
- 2) le danger birman était proche et il convenait de mettre davantage de distances avec le Lan Na déjà soumis.

Jugeant que l'espace immédiat contrôlé par Luang Prabang suffisait à nourrir sa population, Y. Masuhara ne croit cependant pas que l'exiguïté du territoire fut le motif principal de l'exil de la royauté. Il met également en doute la thèse de la fuite, car il juge que Vientiane était en fait aussi vulnérable aux attaques (celles d'Ayutthya en particulier) que Luang Prabang. Il penche plutôt pour des raisons économiques liées à l'attraction qu'exerçaient les marchés des États côtiers, dont les besoins en produits forestiers étaient devenus importants.

En fait, il semble bien que ce soit pour échapper au danger birman que Setthathirat ait choisi en 1560 de s'installer définitivement à Vientiane: de nombreuses sources prouvent en effet qu'il fut pressé par les événements. Il est cependant faux de croire que ce n'est qu'à ce moment que la ville acquit de l'importance. Plusieurs témoignages épigraphiques indiquent que Setthathirat accorda dès le début de son règne un très grand intérêt à la région de Vientiane – et une stèle datée de 1535 montre que sous Phothisarath, déjà, "Chanthaburi (Candapuri)" était une ville royale (*rajadhani*), c'est-à-dire une/la capitale. Il est en fait possible que la plaine de Vientiane – qui était peuplée durant le premier millénaire par une population mène (dont les vestiges commencent aujourd'hui à être inventoriés) – se soit distinguée très tôt par sa prospérité. Attirés de longue date par la région, les souverains de Luang Prabang n'auraient eu ainsi aucun mal à y déplacer le centre de leur pouvoir.

La troisième partie de l'ouvrage est tout entière consacrée à l'économie du Lan Xang au XVII^e siècle, période sur laquelle un certain nombre de témoignages européens (espagnols, portugais, hollandais, italiens et français) apportent des informations très précieuses. Y. Masuhara dresse d'abord la liste des produits qui font l'objet des transactions. Il observe que ceux qui servent à l'exportation se divisent en deux catégories: métaux (principalement l'or et l'argent) et produits de la forêt (d'origines végétale et animale) – et que c'est le Siam qui en tirait le principal bénéfice. Il remarque également que les importations ne se limitent guère qu'à des produits luxueux et extravagants à l'intention des grands seigneurs, qui affirment ainsi davantage leur statut. Si Y. Masuhara force ici un peu le texte de G. van Wuysthoff (les produits "exotiques" sont surtout des cadeaux des ambassadeurs), il a cependant probablement raison lorsqu'il conclut,

*Prawattisat
setthakit
khong...*

*Prawattisat
setthakit
khong...*

à l'instar de M. Stuart-Fox, que le Lan Xang ne pouvait profiter du déséquilibre entre les valeurs échangées, et que Vientiane avait beau frapper les esprits par le faste et la splendeur de ses temples, le déclin du royaume était déjà bien amorcé sous le règne de Suriya Vongsa.

Lorsque l'on évoque les causes qui entraînaient au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles la scission du Lan Xang en deux parties antagonistes, on se limite en général à la crise de succession qui aurait suivi la mort du "Roi soleil" lao. On peut cependant se demander si une rivalité économique et politique entre Vientiane et Luang Prabang, née (ou exacerbée) à la suite du déplacement de la capitale, n'en fut pas, en fait, la raison principale. Si l'on se réfère au lexique utilisé dans le texte original de G. van Wuysthoff et de ses assistants, on se rend compte en effet que le terme hollandais qui désigne la ville (*stadt*) n'est utilisé que pour trois lieux: les deux premiers sont Vientiane et *mueang* Lakhon, qui contrôlent en fait tout le commerce de la vallée moyenne du Mékong, le troisième est un certain *mueang* Pawa. La référence à cet endroit, contenue seulement dans le texte des assistants du marchand hollandais, n'a jusqu'à présent pas retenu l'attention des historiens. Y. Masuhara le cite bien, soulignant la richesse et les particularismes qui semblent le caractériser, mais il ne l'identifie pas et sous-estime sa taille (il s'agit d'un *mueang lek*). Or, il semble bien que le *mueang* Pawa puisse être confondu (les transcriptions approximatives des Hollandais sont nombreuses) avec le *mueang* Sawa, cité à une occasion par G. van Wuysthoff (il le croit proche de Canton, ce qui suscite son intérêt) – c'est-à-dire Luang Prabang. Celle-ci serait alors "à environ six jours de distance à l'intérieur (comprendre au Nord) du pays, dans les montagnes". Elle serait également près de la frontière du Pégou et constituerait le point d'aboutissement des charrettes venues de Chine. Le fait que des propositions

sur des échanges de haute valeur aient été faites par le fils aîné du seigneur du *mueang* Pawa aux assistants hollandais est un fait qu'il est important de souligner. Il pourrait en effet révéler une certaine indépendance de Luang Prabang (apparemment laissée pour compte, au profit du *mueang* Lakhon), qui n'hésiterait pas ainsi à "court-circuiter" la politique économique du souverain de Vientiane et des grands seigneurs du centre Laos.

L'étude des sources européennes du XVII^e siècle relatives au Laos, ainsi que celle de codes coutumiers, sont l'occasion pour Y. Masuhara de présenter un certain nombre d'informations sur les différentes classes de la société ancienne lao. Il s'interroge en particulier sur le cas des marchands – catégorie à l'évidence extrêmement bien représentée chez ce peuple de navigateurs, mais dont l'analyse, jusqu'à présent, n'a jamais été tentée. L'auteur initie ainsi une approche particulièrement intéressante de l'histoire lao qui, si elle est suivie et approfondie, sera sans nul doute extrêmement féconde.

Étudiant ensuite la question de la circulation des biens, Y. Masuhara remarque que ces derniers peuvent être en fait divisés en deux catégories: les produits résultant des impôts, que l'on ne peut séparer des obligations de travail auxquelles étaient soumis les sujets du roi – et les produits liés au commerce intérieur. Possédant peu de données sur les premiers (il cite quelques informations recueillies par G. van Wuysthoff), il s'attarde davantage sur les seconds en suivant une méthode historique "régressive", c'est-à-dire qu'il considère valable pour le commerce intérieur lao du XVII^e siècle des observations qui ont été faites à propos des échanges dans le nord Laos au XIX^e et au début du XX^e siècle. Citant d'abord les notes de voyage du Dr. Neiss, il se base également sur des témoignages oraux qu'il a lui-même recueillis auprès d'infor-

mateurs ayant connu la période coloniale. Les schémas qui résultent de cette analyse mettent en évidence le rôle essentiel des populations "Lao Theung" (il s'agit en particulier des "Khmu"), puisque celles-ci fourniraient en fait la majorité des produits de base qui passeront après différentes étapes dans les circuits du grand commerce international. En échange, elles recevraient des produits artisanaux de première nécessité, fabriqués par les Lao. Soucieux de connaître la destination finale de ces produits d'exportation, de même que l'origine d'un certain nombre de biens qui pénètrent jusque dans les marchés intérieurs du Laos, Y. Masuhara apporte ensuite un certain nombre d'informations concernant le commerce maritime de trois des grands royaumes voisins: Ayutthya, le Cambodge et le Quang-nam (centre Viêt-nam). À propos du premier, se basant sur les chiffres du comptoir local de la Compagnie unie des Indes orientales néerlandaises (V.O.C.), il constate entre autres choses que les trois principales importations du Lan Xang (métaux, benjoin et gomme-laque) figurent parmi les produits les plus importants qui partent vers l'Inde et vers l'Europe. L'importance des exportations vers le Siam était cependant sujette à des fluctuations, directement liées à l'état des relations diplomatiques entre les royaumes lao et siamois. Il se pouvait ainsi que le Cambodge devint un marché plus intéressant, car les commerçants y bénéficiaient de davantage de libertés. Quant à la région du centre Viêt-nam, qui au XVII^e siècle entretenait des liens commerciaux très importants avec le Japon, nous savons par G. van Wuysthoff qu'elle procédait à des échanges réguliers avec le Lan Xang, et que les routes qui y menaient, principalement au départ du *mueang* Lakhon, étaient moins longues et difficiles que celles qui conduisaient vers les royaumes méridionaux. Bien que disposant de peu de données, Y. Masuhara évoque donc la possibilité selon laquelle les échanges

lao auraient pu lentement se détourner vers l'Est. L'idée est tout à fait pertinente, surtout lorsque l'on constate l'influence politique grandissante que le pays vietnamien exerça sur le pays lao à partir du XVIII^e siècle.

Après avoir rappelé les conditions générales qui, à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, mirent un terme à l'âge d'or du commerce dans les États côtiers d'Asie du Sud-Est, Y. Masuhara expose un certain nombre de vues sur les raisons intérieures qui auraient pu contribuer également au déclin de la puissance unifiée du Lan Xang. Il lui paraît en particulier que si l'insertion des réseaux lao dans le commerce international profitait au centre des échanges qu'était la région de Vientiane / Vieng Khuk, elle renforçait également l'indépendance économique de bon nombre de *mueang* qui négociaient directement avec l'étranger, aux dépens du pouvoir central. L'éclatement politique du Lan Xang aurait pu être ainsi la conséquence logique de la trop grande diversité des intérêts économiques qui se développèrent sur le territoire lao au cours du XVII^e siècle.

L'ouvrage de Y. Masuhara se distingue donc singulièrement des quelques synthèses historiques relatives au Laos qui ont été publiées à ce jour. Travail universitaire de qualité, il conviendra en particulier à tous ceux qui voient dans le fait économique l'un des principaux moteurs de l'histoire. On ne saurait reprocher à l'auteur de n'avoir pas exploité toutes les données fournies par les chroniques lao à propos des relations avec les royaumes voisins. L'étude critique de ces textes reste à faire (elle est l'affaire des philologues) et leur utilisation non prudente conduit encore à une vision déformée de l'histoire du Lan Xang. On lui sera par contre gré d'avoir disséqué bon nombre de témoignages européens – en particulier celui de G. van Wuythoff – et d'avoir

*Prawattisat
setthakit
khong...*

retenu l'essentiel de ces textes jusqu'ici peu exploités. Le sujet ne se limite cependant pas à ces documents et la méthode nécessite encore bien des approfondissements. Les sources épigraphiques, une fois qu'elles auront toutes été repertoriées, fourniront encore des données essentielles pour l'histoire économique et sociale. L'inventaire et l'analyse des vestiges archéologiques et des témoignages matériels anciens – par exemple les *stupa* ou les images en métal du Bouddha – apporteront également des informations précieuses pour l'évaluation de la prospérité du royaume lao, ainsi que pour la répartition

géographique de ses richesses. Le bouddhisme canalisait en effet la plus grande partie des profits accumulés vers les édifices religieux. Sukhothai n'a pas laissé d'annales (elle n'a pas fait non plus l'objet de descriptions dans des récits européens), mais la seule visite de ses temples suffit à percevoir le potentiel économique de la cité, ainsi que de la région qui l'entourait. Le champ des recherches s'avère dans ce domaine encore extrêmement ouvert et prometteur.

Michel Lorrillard